

Un condottière vaudois : le chevalier Jacques de Rovérea, seigneur de Crest (1494-1528)

Autor(en): **Mülinen, W.F. de**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue historique vaudoise**

Band (Jahr): **25 (1917)**

Heft 3

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-20981>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

REVUE HISTORIQUE VAUDOISE

UN CONDOTTIÈRE VAUDOIS ¹

Le chevalier Jaques de Rovéréa, seigneur de Crest

(1494-1528)

par † W. F. de MÜLINEN ².

(Traduit par Henri Chastellain, sous-archiviste d'Etat.)

Je voudrais vous rappeler deux tableaux que vous connaissez sans doute. Le premier, c'est *l'Aventurier*, de Böcklin : Un robuste guerrier, s'éloignant du rivage de la mer, chevauche vers l'intérieur du pays. Sa vigoureuse monture martèle puissamment le sol parsemé d'ossements. Qu'à cette place beaucoup d'hommes soient tombés, peu importe : ce fait même encourage le cavalier à aller de l'avant. La voile qui l'a amené peut disparaître à l'horizon : sa confiance se fonde sur sa force et sur sa bonne étoile.

Le second tableau est de Hans-Beat Wieland : De nombreux compagnons, pleins d'espoir, passent au travers du vaste paysage ; ils cherchent bonheur et richesse ; il semble que le monde entier leur sourie. Ils sont bien armés d'épieux et de hallebardes ; cependant, un sombre avenir paraît planer

¹ Travail lu à la séance du 6 janvier 1914 de la Société bernoise des Beaux-Arts et publié dans le *Berner Taschenbuch*, 1915.

² Les lecteurs de la *Revue historique vaudoise* auront appris avec chagrin la mort de M. W. F. de Mülinen, survenue le 15 janvier. Peu de jours avant de tomber malade il vérifiait encore la traduction de ce travail. Les historiens vaudois garderont un souvenir fidèle de cet ami de notre canton aussi aimable qu'érudit.

sur cette jeunesse. La jeune fille, qui enlace une fois encore son fiancé de ses bras, incline la tête, sanglotante. En avant chevauche le chef. Il accorde patiemment cet adieu, car c'est le dernier. En effet, ce chef, c'est le guide que tous doivent suivre, c'est la mort ; et l'on pressent ce qui arrivera bientôt : Les tambours battent, les fifres retentissent ; la jeune troupe escalade le rempart. Alors les canons tonnent ; des chevaliers aux pesantes cuirasses s'élancent au-devant des assaillants ; les piques des lansquenets abhorrés se hérissent ; et là-haut, sur le bastion le plus élevé, le général La Mort se dresse et fait une riche moisson. Dans la patrie, des parents et des veuves se lamentent ; pas de maison qui ne pleure un mort, et pourtant, quand à nouveau les bannières flotteront, quand retentira l'appel aux armes, des centaines et des milliers d'autres hommes accourront, en dépit de toutes les barrières et de toutes les gardes postées sur les cols des Alpes : « En bas vers le pays ensoleillé, vers le pays enchanté, vers l'Italie qui nous appartient ! Allons prendre les fières forteresses, et que les villes avec toutes leurs richesses, soient notre récompense ! »

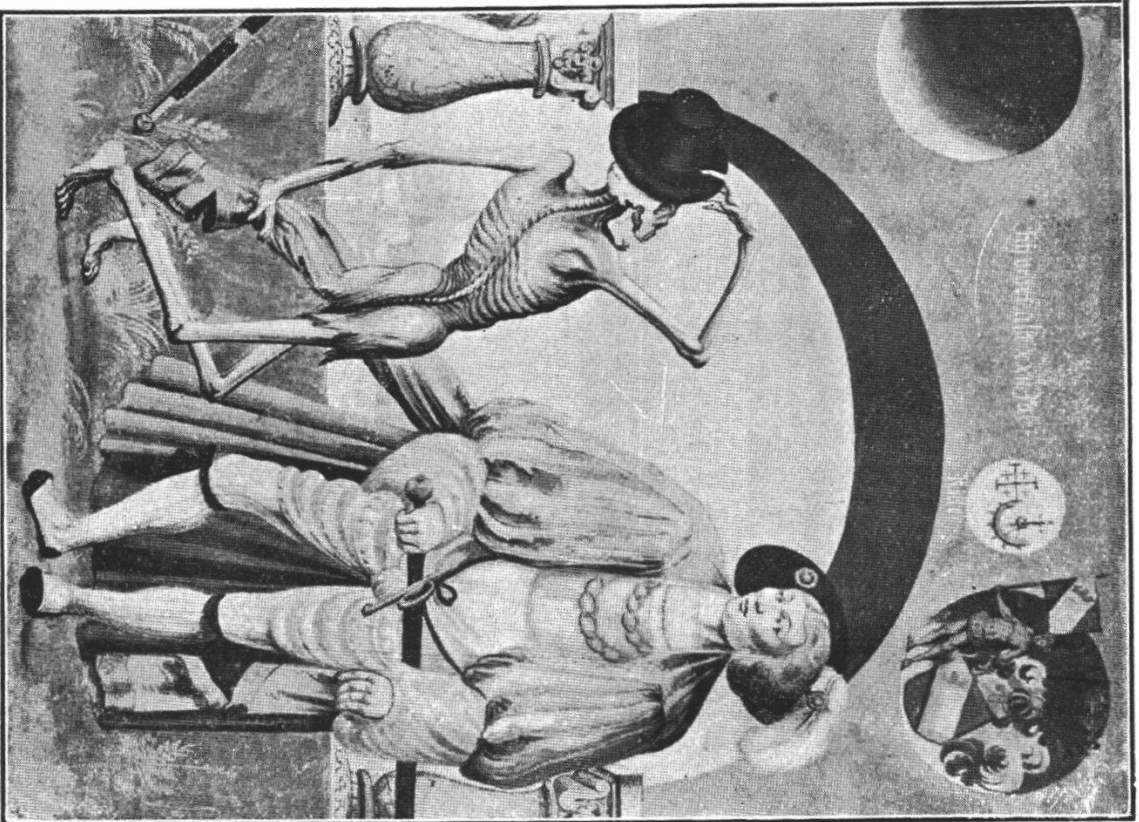
C'est d'un de ces hommes-là que j'ai à vous entretenir. Contemplez son portrait ¹ : C'est à peine si l'on peut croire que ce jeune homme, aux yeux pensifs, au visage imberbe, aux mains fines et de mise si élégante, qui offre si peu de ressemblance avec les puissantes figures de guerriers de Hodler, soit l'un de ces soldats qui préfèrent la bataille et le tumulte des combats à la paix du foyer, au bonheur conjugal, à l'activité du bailli, et qui abandonne tout, quand il s'agit de conquérir la gloire et l'honneur dans des luttes meurtrières. Mais sa devise est celle-ci : « J'espère en Dieu et dans ma chance ! »

¹ Il a été acheté en 1914 en France par le musée des Beaux-Arts de Berne. (Voir planche I.)



Jacques de ROVÉRÉA.

Portrait de Hans Funck, acheté par le Musée des Beaux-Arts
à Berne.



Jacques de ROVÉRÉA

dans la Danse des morts, du peintre Nicolas Manuel.
Copie de A. Kautw, au Musée historique de Berne.

L'antique famille des Rovéréa est originaire du Vieux-Chablais. Elle acquit de grands biens dans les mandements, à Aigle, aux Ormonts, à Saint-Triphon et à Bex. Près d'Ollon, se trouvait le fief de Crêt, qui appartenait déjà à l'arrière grand-père de notre héros, et d'après lequel ce dernier porta habituellement le nom tout court de *de Crêt*. La famille, dont plusieurs membres possédèrent le droit de bourgeoisie de Berne, était très ramifiée; il n'en subsiste aujourd'hui qu'un seul descendant, sans enfants, et qui habite Naples, où son père avait servi dans le régiment bernois. Le nom de Rovéréa jouit à Berne d'une grande considération. On n'y oubliera jamais le chef de la « Légion fidèle », le Vaudois dévoué qui combattit les Français et qui fit de sa troupe un rempart autour de l'avoyer de Steiger.

C'est son ancêtre, Jaques de Rovéréa qui va nous occuper.

Il était fréquent, au XV^{me} siècle, que des Bernois épousassent des jeunes filles du Pays de Vaud voisin. Plus rarement on vit un gentilhomme de la Suisse romande prendre femme dans la Suisse allemande. Comment, vers la fin du XV^{me} siècle, Grégoire de Rovéréa, seigneur de Crêt, vint à le faire, nous l'ignorons. Il obtint la main de Pernelle Matter, fille du chevalier et avoyer bernois Henri Matter, dont les sœurs épousèrent aussi des voisins de l'ouest, l'une un Louis d'Afry, l'autre un seigneur de Monthey. Grégoire fit son testament le 2 août 1512 et doit être mort peu après. Sa veuve épousa en secondes noces le banneret Nicolas de Graffenried¹. Du premier mariage naquirent Jaques et Louise, qui retourna dans la Suisse romande et devint la femme de François de Menthon, puis, après la mort de ce dernier, de Michel de Blonay.

Jaques, qui, d'après le portrait récemment découvert, doit

¹ M. v. Stürler : *Généalogie des Graffenried*.

être né en 1493 ou 1494, a probablement été élevé à Berne; nous pouvons le conclure du fait que, très jeune encore, à l'âge de 22 ans, en 1515, il fut reçu bourgeois et élu, peu de temps après, au Grand Conseil. Comme, bien que fortuné, il ne possédait pas de maison en propre, il établit, sous le nom de Jaques du Crest, damoiseau, son cens de bourgeois, de huit livres, sur la maison de sa mère, soit sur la maison de la rue de la Justice, côté de l'ombre, qui fait le coin avec la rue de la Croix. Suivant l'exemple de certains Bernois, il entreprit, peu après son élection, un pèlerinage en Terre-Sainte, où il fut sacré chevalier au Saint-Sépulcre. Cela arriva au printemps 1516, puisque l'*Osterbuch*¹ de cette année le qualifie déjà de chevalier.

Nicolas Manuel le peignit comme comte, revêtu des insignes de sa nouvelle dignité, dans sa *Danse macabre*. Il s'y tient debout, entre deux autres chevaliers du Saint-Sépulcre, portant des vêtements somptueux et une toque ornée d'une plume, ayant autour du cou une double chaîne d'or, la main droite à la poignée de l'épée, tandis que la gauche, parée d'anneaux précieux, s'appuie sur le fourreau. Ironiquement, la mort fléchit le genou et soulève son chapeau devant lui, tout en lui arrachant son écharpe. A cela s'ajoutent ces quatrains :

La mort au comte : Puissant Comte, regarde-moi donc,
Laisse de côté l'expédition !
A tes héritiers lègue ta terre,
Car tu dois mourir bientôt.

Réponse du comte : Je descends d'un noble lignage.
La mort me fait un mauvais message ;
Car je voudrais jouir encore de ma seigneurie !
O mort, veux-tu clore déjà ma vie ?

¹ *Osterbuch II*, aux Archives de l'Etat de Berne. *Osterbuch* : Livre de Pâques, contient les noms des membres du gouvernement élus à Pâques.

Nous souscrivons volontiers à l'opinion de Fluri, lorsqu'il considère ces vers, ainsi que tous les autres, comme une adjonction postérieure à la peinture. Rovéréa n'avait en effet commandé encore aucune expédition.

Le nouveau portrait du maître H. F., que l'on croit être Hans Funk, le fils du peintre verrier bernois, a pour la danse macabre une valeur particulière. Cette œuvre importante, et de beaucoup, la plus connue de Manuel, n'est pas, comme on l'a prétendu longtemps, une satire réformée, mais bien plutôt, ainsi que Fluri nous en a convaincu, une galerie de portraits. Par contre, nous ne sommes plus d'accord avec lui quand il fixe aux années 1517-1519 l'exécution de la *Danse macabre*. Dans cette dernière œuvre, on lit ces mots au-dessus du portrait de Rovéréa : « Ich wart alt XXII Jar »¹ et au haut du portrait de Funk, sous la devise citée ci-dessus, on lit : « I V R I M 30 I O R »² et au bas « 1523, H. F. ». Si le personnage représenté était donc né en 1493 ou 1494, il aurait eu en 1515-1516 vingt-deux ans ; nous devrions donc faire remonter plus haut que Fluri ne le pense, sinon toute la *Danse des morts*, du moins cette figure-ci. Il est d'ailleurs très probable que Manuel, qui faisait de fréquentes absences, n'a pas achevé d'un seul coup la *Danse des morts*. Il faut encore remarquer qu'on ne peut exiger que les deux portraits soient ressemblants. Car nous n'avons qu'une copie de la *Danse des morts* et nous ne devons pas oublier que lorsqu'elle fut faite, l'original avait déjà été restauré à plusieurs reprises³.

Au cours de l'été 1516, Rovéréa se trouvait avoir une dette ou une obligation financière vis-à-vis du Seigneur

¹ J'étais âgé de 22 ans.

² J'étais dans ma 30^e année.

³ A. Fluri : *La Danse des Morts de Nicolas Manuel*, (Neues Berner Taschenbuch 1901, pages 187-189.)

(sans doute le prieur) de Rheinfelden ; le Conseil le mit en demeure, le 23 juillet 1516, de s'en acquitter.

Son voyage en Terre-Sainte avait ouvert les yeux du jeune chevalier. Il avait vu du pays et des gens et à cela s'était joint un plaisir guerrier. Comment aurait-il pu rester en arrière quand tous partaient, quand les exploits de Novare et de Marignan étaient chantés par toutes les bouches ! Sans doute on ressentait le dommage causé au pays par la perte de tant de jeunes forces sous les drapeaux impériaux, français ou papistes, et sur terre étrangère. C'était alors le duc Ulrich de Wurtemberg qui recrutait des soldats. Des milliers d'hommes coururent à lui : on interdit les enrôlements. Rovérea, ou comme il s'appelle maintenant, le seigneur de Crest, et d'autres, durent prêter serment de ne prendre de service nulle part. Mais la tentation était trop forte, et en 1519 il s'apprêta à partir aussi pour la Souabe. De grands intérêts étaient en jeu : il ne s'agissait de rien de moins que de la couronne impériale. Maximilien était mort ; à sa succession prétendaient à la fois son petit-fils Charles, le roi d'Espagne et François I^{er} de France ; celui-ci un étranger, celui-là autant qu'un étranger. Il n'était écrit nulle part qu'un étranger ne pourrait jamais porter la couronne impériale, et François s'était déjà assuré la voix de plusieurs électeurs ; mais le pire ennemi d'Habsbourg était le duc Ulrich de Wurtemberg, qui était tout prêt à frapper et tenait l'Autriche en échec. Ainsi les chances du roi François augmentaient. Mais précisément la crainte de sa suprématie détermina la Diète fédérale à rappeler ses ressortissants du service d'Ulrich, et par là la puissance du duc baissa. Les forces de l'Autriche furent libérées et l'issue de l'affaire fut l'élection de Charles-Quint.

Berne punit les expéditionnaires qui n'avaient pas observé leur serment de se tenir tranquilles en confisquant leurs

biens¹. Rovéréa fut frappé par cette mesure. Le Conseil décida, le 29 avril 1519, de lui écrire que « s'il voulait se soumettre à la sentence de LL. EE. et l'attendre, il pourrait venir, assuré de sa vie ». La punition fut alors adoucie; le Conseil le condamna, le 1^{er} février 1520, au paiement de dix couronnes à la ville, et de cinq couromes en faveur de la construction de Saint-Vincent². Les confédérés avaient nettement pris position contre la candidature du roi de France à la couronne impériale; à part cela ils n'avaient rien contre lui. Ils conclurent avec lui (le 5 mai 1521) une alliance qui les obligeait à la fourniture de 6000 hommes au moins et de 16,000 au plus, pour le cas où le roi serait attaqué en France ou dans les territoires de Gênes et de Milan qui lui étaient assujettis. Les expéditionnaires partirent en rangs serrés. Parmi eux se trouvait Rovéréa, qui allait séjourner assez longtemps en Italie³. Il prit part, au printemps 1522, à la prise de Novare⁴. Nous ignorons s'il participa à l'assaut insensé livré contre le camp impérial de la Bicoque, qui coûta la vie à 3000 confédérés. Le maréchal français Lautrec, chef d'assez peu de capacités, avait vainement essayé de réfréner l'impatience des mercenaires. Déjà au commencement d'avril, la Diète dut exhorter les soldats à rester à l'armée et à servir loyalement le roi. Mais au cas où ils voudraient rentrer au pays, ils devaient attendre jusqu'à ce que le commandement ait été averti et que le roi ait pu enrôler d'autres troupes⁵. Les mercenaires restèrent, mais ils murmurèrent

¹ *Chronique d'Anselme IV*, 336.

² *La Collégiale de Berne*. Note du traducteur.

³ Déjà en octobre 1521. (*Eidg. Abschiede IV*, 1a. 112 où une lettre de Rovéréa aux chefs des troupes confédérées auprès du Cardinal de Sion est imprimée.)

⁴ *Id.* 186. La lettre de Rovéréa citée à cet endroit a malheureusement disparu.

⁵ *Abschiede IV*, 1a. 185.

rent et jurèrent contre le maréchal qu'ils appelaient « Lauterdreck »¹, et s'ébranlèrent au mauvais moment. La défaite eut pour conséquence la perte, pour les Français, de la Lombardie.

Rovéréa paraît être resté sous les armes. La guerre ne finissait pas encore. Toujours à nouveau des armées royales et impériales franchissaient les Alpes et toujours l'Italie demeurait leur proie digne de pitié. Les chefs bernois ont souvent rédigé des rapports sur la situation de la guerre et les archives bernoises contiennent justement des lettres de Rovéréa, dont deux, pour autant que j'en puis juger, sont écrites de sa main. Elles sont scellées les unes avec sa bague, les autres avec un grand cachet. C'est un vrai plaisir de les lire. Le 25 janvier il écrit : « Mes gracieux Seigneurs, j'espère en Dieu que nous reviendrons avec grand honneur pour vous, Messeigneurs, et pour nous. Les capitaines et les hommes sont d'accord et décidés de servir loyalement et bien. Nous sommes un joli nombre de confédérés, qui pourrons faire une bonne résistance à nos ennemis »².

Huit jours plus tard, le 2 février, arriva de Bigrassa un rapport détaillé.

« Gracieux Seigneurs, ce matin, Monseigneur le maréchal de Montmorency nous a fait appeler et nous a représenté que les lansquenets qui sont venus d'Allemagne... arriveront seulement jeudi à Milan, et que leur nombre ne doit pas dépasser 4000. Nos chefs ont envoyé leurs espions à Brescia ; ils les ont tous vus, et ils n'ont pas évalué leur nombre plus haut ; en outre, nos espions disent que c'est une troupe de peu de valeur, quoique, à Milan, on compte beaucoup dessus. Les Vénitiens viennent avec leurs forces à nos ennemis,

¹ Jeu de mots : Lautrec = Lauterdreck, rien que de la m...!

² Papiers inutiles, aux Archives bernoises. *Kriegs Züge II*, n° 155.

au nombre, dit-on, de 400 cuirassiers et de 4-5000 fantasins ; ils ont sollicité du vice-roi la faveur de faire le premier assaut ; mais je ne sais pas si elle leur sera accordée ou non ; ce qui est certain, c'est que les Milanais ne se fient pas du tout à eux. Les Espagnols et autres Italiens, qui sont dans la ville de Milan, sont excellemment armés, avec beaucoup d'arquebuses, de cuirasses et d'autres équipements, soit avec une grande artillerie, avec des chars et autres armements, et ils ont l'air de vouloir nous résister. Demain, les chefs des Français et nous, nous nous rencontrerons et discuterons comment nous devons agir ; car tous, les Français et nous, nous sommes de l'avis que nous ne voulons pas abandonner le pays de ce côté du Tessin, quoique nos ennemis se donnent un grand air et se glorifient. Nous considérons cela comme notre bonheur et j'ai confiance en Dieu et en sa chère mère que cela ira heureusement pour nous. Nous sommes tout à fait d'accord, et les hommes bien disposés à faire tout ce qui sera honorable. Nous avons eu hier une alerte ; il y avait deux si jolies troupes de confédérés que cela faisait plaisir au cœur. Nous avons aussi un joli corps de cavaliers, une jolie artillerie, des boulets de pierre et de la poudre, de sorte que pour sûr les ennemis ne nous disperseront pas du premier regard. Nous attendons dans cinq ou six jours ceux des nôtres que le général a enrôlés au nom du roi. D'après l'apparence de l'affaire, il nous semble que nos ennemis sortiront de la ville à la fin de cette semaine. S'ils sont aussi joyeux sur le terrain qu'en ville et s'ils nous viennent visiter, vous entendrez bientôt de nos nouvelles, des bonnes, si Dieu veut, et de cela, gracieux Seigneurs, n'ayez aucun doute ; avec l'aide de Dieu nous serons assez forts pour eux ¹. »

Le temps légitima cette confiance ; le 26 octobre 1524, les Français rentrèrent à Milan. Bientôt ils assiégèrent Pavie,

¹ Papiers inutiles, n° 156. *Abschiede IV*, 1a. page 380.

qui se défendit opiniâtement, jusqu'à l'approche d'une puissante armée de renfort, commandée par Pescara et le vieux Frondsberg. La situation des assiégeants devint mauvaise. Les capitaines Jean de Diesbach et Rovéréa rapportèrent, le 20 février 1525, que les Grisons les avaient abandonnés, mais qu'eux voulaient se conduire en loyaux soldats; cependant des secours rapides étaient nécessaires, afin, disaient-ils, « que nous ne soyions pas si misérablement délaissés, car il est à craindre que les nôtres ne s'en aillent toujours plus, à mesure que le temps passera, et cela sans que la misère les y contraigne, car nous ne manquons encore ni de vivres ni de boissons dans notre camp; nous voulons aussi que vos grâces nous témoignent leur fidélité paternelle et continuent à ne pas nous oublier. Que le Dieu tout-puissant nous accorde la victoire et conserve vos grâces en haut honneur ¹. »

Mais avant que ces troupes de renfort aient pu arriver, la bataille s'engagea (le 24 février 1525). Au milieu de la nuit, les Impériaux attaquèrent. Les arquebusiers espagnols de Pescara jetèrent le désarroi parmi les chevaliers français; les lansquenets allemands repoussèrent leurs compatriotes à la solde de François I^{er}; le courage des Suisses faiblit; ils cherchèrent leur salut dans la fuite; mais leur chef, Jean de Diesbach, préférant la mort à la honte, se jeta au devant des ennemis. Lorsque encore la garnison de Pavie fit une sortie, le sort de l'armée française fut décidé. François lui-même, qui ne voulait pas quitter le terrain, mais que son cheval, transpercé, fit tomber, fut pris. « Tout est perdu, fors l'honneur », écrivait-il à sa mère. Ce fut une terrible défaite. Un grand nombre des premiers chevaliers, parmi lesquels le vieux héros de la Trémouille, avaient péri. D'autres furent pris. Parmi les Bernois, Rovéréa, Jaques d'Erlach, Jean-Jaques de Watteville, tous deux fils d'avoyers, et François

¹ Papiers inutiles, n^o 168.

Armbruster, avaient été faits prisonniers ¹. Les vainqueurs ménagèrent les Suisses : « Si vous aviez été à notre place, et nous à la vôtre, pas un de nos os n'en serait sorti ; maintenant nous vous avons bien traités, selon le droit de la guerre ; et vous ferez de même envers nous, lorsque la chance sera pour vous. »

Ce fut heureux que les hostilités cessassent. Les dernières années avaient été une mauvaise période pour les troupes. Privations et épidémies avaient relâché la discipline dans des proportions effrayantes. On peut penser combien le pays dut souffrir de la part d'une soldatesque sans frein, avide et accoutumée à ne rien épargner. Et à nouveau s'impose à l'esprit la vision de l'aventurier, avec sa force indomptée et son manque d'égards, et du champ couvert des os des morts, des blessés et des pauvres, pour lesquels la patrie est devenue un désert.

La captivité de Rovéréa ne doit pas avoir été de longue durée, car dans la même année 1525 encore, il fut nommé bailli d'Aigle. Peut-être avait-il sollicité ce poste, puisque c'est là que se trouvaient ses propriétés, Crest aussi bien que Saint-Triphon ². Mais il ne resta pas longtemps au repos, et son mariage avec Rivière de Viry lui-même ne paraît pas l'avoir enchaîné. Bientôt après, il était de nouveau en route pour l'Italie. Berne voulait intervenir à Rome en faveur de François Bonivard, qu'un courtisan du pape avait chassé du prieuré de Saint-Victor. Il choisit dans ce but Rovéréa, qui, en Italie, n'était pas à l'aise seulement sur les champs de bataille. Le jeune ambassadeur joignit à cette mission une autre affaire pour l'abbé de Luxeuil et reçut une lettre de

¹ *Anselme V*, page 130.

² Tillier III. 330.

recommandation pour le pape ¹. Mais nous ne savons pas à quoi il aboutit à Rome.

Pendant son absence, le réformateur Farel était arrivé à Aigle, où il avait été bien accueilli par une partie de la population. Il obtint plus tard du bailli même la permission de continuer son activité, sous la condition toutefois qu'il se bornât à enseigner la Parole de Dieu et ne dirait rien contre les Sacrements. Les partisans de l'ancienne doctrine ne restèrent pourtant pas oisifs et firent opposition à Farel; il semble aussi que le bailli ait à nouveau pris leur parti. Farel se plaignit à Berne, qui lui donna raison et envoya au bailli, en termes énergiques, l'ordre catégorique de laisser Farel prêcher librement ². Cette lutte religieuse ne dut pas être du goût de Rovéréa, car, dans le courant du même mois déjà, on le retrouve sous les drapeaux français, en Italie.

Là s'était passé, peu auparavant, le terrible événement qu'on appelle le Sac de Rome. Le pape Clément s'était brouillé avec l'empereur, ses ambitions temporelles étaient devenues la source d'une haine profonde. Une armée impériale, composée d'Espagnols, de lansquenets allemands et d'Italiens, ou plutôt une horde sauvage, se rua contre Rome et s'empara de la ville, le 6 mai 1527. Les ravages, les atrocités, les pillages, les actes de dérision à l'égard des choses saintes, qui suivirent cette prise ne sauraient se décrire. Ce fut un châtement terrible pour la ville des papes mondanisés. Pendant que l'empereur Charles hésitait, dans l'Espagne lointaine, à poursuivre décidément sa politique, François recommença ses préparatifs et, en mai encore, il sollicitait des Confédérés 8-10,000 hommes, qui lui furent accordés après une courte résistance.

¹ Herminjard. *Correspondance des Réformateurs*, II. 8. *Abschiede IV*, 1a. 1011.

² 3 juillet 1527. Herminjard II. 22-29.

Le capitaine en chef du contingent bernois fut Rovéréa, alors âgé de trente-quatre ans. Sous ses ordres se trouvaient les capitaines Jaques May, François Armbruster, Roch de Diesbach, Wolfgang de Weingarten, Pierre Karly, Ludi Slicht et Laurent Boumer. Au cours de la campagne sont encore indiqués comme officiers Peterman de Diesbach, Jörg Hubelmann, Jean Rott et Jean-Gaspard Efinger. A Aigle et à Martigny eut lieu, au commencement de mai, l'inspection des troupes, qui partirent par le Saint-Bernard pour la Lombardie et joignirent l'armée française le 1^{er} août¹. Un vrai cortège triomphal commença, Gênes ouvrit ses portes, Alexandrie se rendit, Pavie fut prise d'assaut.

Theodore Trivulce avait été nommé régent de Gênes par François. On considéra comme une distinction toute particulière le fait qu'il forma une garde du corps de trente hommes, pris dans les compagnies confédérées et qui reçurent une solde de quatre écus et demi par mois et deux vêtements par an. Mais lorsqu'il désira l'augmenter, sa demande fut déclinée, « pour cette raison, écrit Rovéréa le 27 novembre à Berne, que nous ne sommes plus beaucoup et que nous avons besoin d'hommes vaillants et loyaux ». « Le régent devrait enrôler en Suisse, car il pourrait être aidé de cette façon à beaucoup de bons et pauvres compagnons, comme il s'en trouve dans la Confédération, et ainsi les confédérés qui sont ici ne seraient pas mis de côté par les susdits lansquenets » Après la chute de Pavie, beaucoup de confédérés rentrèrent au pays, car ils se plaignaient d'être mal payés. En Suisse, on ne se gênait pas de dire tout haut, depuis longtemps, qu'il ne convenait pas que des membres du Grand Conseil fussent engagés si longtemps dans des guerres étran-

¹ D'abord les chefs se plaignirent amèrement de ce que le maréchal Lautrec ne voulait pas aller de l'avant. — Lettre du 15 juillet et du 4 août 1527. — Papiers inutiles, n^o 171 et 172.

gères. Mais leurs amis ne laissèrent pas les protestations aboutir à une déposition de fonctions. Le 16 août 1527, le Conseil décida de laisser siéger encore Jaques de Crêt, Roch de Diesbach et François Armbruster. On espérait sans doute les voir revenir bientôt. Mais précisément le contingent bernois, les chefs comme les soldats, ne voulut pas quitter le service. Rovéréa écrivit le 23 novembre : « Nobles, pieux, excellents, sages, particulièrement gracieux Seigneurs, à vos grâces soient mon salut très respectueux et mon service obéissant prémis. Gracieux Seigneurs, j'ai appris cette nuit seulement, que le Seigneur voulait envoyer un message au général Morelet¹; c'est pourquoi j'ai écrit cette lettre en toute hâte à vos Excellences, afin que vos Excellences sachent où nous sommes et comment nous allons, et cela s'est fait si vite que je n'ai pas eu le temps d'appeler les capitaines, qui, par la grâce de Dieu, sont tous bien portants; et quant aux hommes qui sont avec nous, cela va bien; jusqu'à présent, ils sont bien traités et payés, et nous avons appris de Monseigneur de Lautrec qu'il nous paiera loyalement et convenablement, aussi longtemps que nous servirons ou que durera l'enrôlement. Depuis que nous avons écrit à vos grâces, nous sommes venus jusqu'ici, dans cette ville de Parme avec toute l'armée et nous, les Confédérés, nous avons nos quartiers devant la ville de Parme, sur la route romaine, du côté de Saint-Lazare², dans des fermes et des maisons, avec les munitions qui nous sont confiées, bien que nous ne soyons pas nombreux et que les lansquenets, qui sont beaucoup, les aient sollicitées³; les nôtres ont du foin, de la paille, du bois; de sorte que même si nous passons l'hiver ici, on ne manquera

¹ L'ambassadeur français Morelet.

² A l'est de Parme.

³ Le texte se ressent de la hâte avec laquelle la lettre a été écrite.

de rien ; de plus, dans toutes les maisons il y a du vin, en sorte que les hommes en ont ce qu'il leur faut pour longtemps : le reste de l'infanterie et la cavalerie sont établis partout autour de nous ; le général et son train de maison, avec les grands seigneurs, sont installés à Parme ; mais sûrement, gracieux seigneurs, nous sommes si bien établis, que nous ne voudrions pas être logés dans la ville. En fait de nouvelles, je puis vous dire maintenant : mercredi prochain notre mois sera passé ; alors les capitaines ont l'intention d'envoyer un messenger auprès de vos grâces, après l'inspection ; ce que nous avons appris, nous voulons le faire savoir à vos grâces. Maintenant seulement la nouvelle que le duc de Ferrare est devenu l'allié du roi ; à cause de cela, la joie est grande ici et l'événement a été fêté. Gracieux Seigneurs, lorsque les capitaines, comme je vous l'ai déjà annoncé, écriront à vos grâces, ils continueront à leur faire rapport. Là-dessus je me recommande respectueusement à vos grâces et je prie Dieu, le Seigneur, de conserver vos grâces en tout temps en grand honneur. Donné à San-Lazaro près de Parme, la nuit du samedi avant le jour de sainte Catherine 1527.

De vos grâces le serviteur soumis

et obéissant en tout temps,

J. v. CRE, chevalier. »

Les chefs et les soldats bernois firent une « ordonnance » et le serment de rester ensemble, et de mourir et de guérir ensemble (9 décembre 1537). Cela n'empêcha d'ailleurs pas quelques-uns de désert¹. Et l'armée, franchissant le Pô, poursuivit sa marche, ayant Naples pour but, afin d'en chasser aussi les Impériaux et de terminer rapidement la guerre.

Ils ne pressentaient pas de qui allait venir la fin. De nouveau le chef puissant, à qui nul n'échappe, chevauche devant

¹ Papiers inutiles, n° 174.

eux. Il leur procure encore les derniers lauriers, et eux le suivent avec d'autant plus de confiance. On passe l'hiver à Parme. A la fin de janvier, Lautrec, qui a toujours le commandement suprême, lève le camp. On descend toujours plus vers le sud. Aucune résistance ni auprès, ni au loin ; des hauteurs des Apennins, on contemple le magnifique pays qui sera le prix de la victoire. Pas de ville forte, pas de fier château, qui ne se rende. Déjà les Impériaux ont abandonné Rome.

Ce n'est pas la première fois que des Confédérés furent vus dans ces lieux. Lorsque, trente-quatre ans plus tôt, Charles VIII, au cours de sa campagne contre Naples, était entré à Rome, à minuit et à la lueur des flambeaux, on avait admiré les Confédérés qui s'avançaient en cadence, au rythme d'éclatantes fanfares. On revoyait à cette heure des figures toutes pareilles, hardies et durcies par le grand air. Mais aussi promptement que Charles VIII avait pris Naples, aussi vite il avait dû l'abandonner. Les Confédérés savaient-ils comment les choses s'étaient passées alors, ou s'en souvenaient-ils ¹ ?

Le 25 mars 1528, Rovéréa écrit à Berne ² : « Sachez que nous nous portons bien, grâce à Dieu, et quant aux nouvelles je pense que vous êtes avertis comment, avec Monseigneur

¹ Une petite garnison, qui comprenait aussi des Suisses, était alors restée à Naples ; elle souffrit bientôt de la faim. Parmi les assiégeants se trouvaient des Suisses, dont l'un aperçut son frère sur le mur. Rempli de compassion, il lui jeta du pain frais. Il fut condamné à mort, comme ayant aidé à l'ennemi. En vain le roi le gracia-t-il : Son capitaine déclara que selon le droit suisse de la guerre, il devait être exécuté. On laissa au malheureux le temps de se confesser et, après une dernière prière il commença la marche des verges entre deux rangs de chacun 100 piques, qui, toutes, l'atteignirent, Marino Sanuto, qui rapporte ce fait (*Archivio Veneto* I, 596), s'indigne de l'exécution atroce d'un tel jugement. (Tout le paragraphe est imprimé dans le *Bollettino storico della Svizzera Italiana* XII, 167 et 168.)

² Papiers inutiles, n^o 175.

de Lautrec et toute l'armée, nous sommes venus ici, dans ce royaume de Naples, où, jusqu'à présent, nous avons eu beaucoup de bonheur et de profits, sans beaucoup de pertes ni coups d'épée; toutes les Abruzzes se sont rendues à nous, ainsi que beaucoup de villes dans la Pouille; de sorte que le péage des moutons de la Pouille est tombé entre nos mains, dont la valeur se monte à cent mille ducats. Nos ennemis qui sont campés à Rome sont venus en Apulie, dans une ville qui s'appelle Troia; alors nous avons marché contre eux et nous sommes établis jusqu'à un demi-mille italien d'eux; dans l'idée de ne pas partir de là sans nous battre, et quand nous fûmes restés huit jours en face les uns des autres, un bruit d'effroi s'est élevé chez eux de sorte qu'ils se sont retirés, dans la nuit, dans la montagne du côté de Naples et ont abandonné beaucoup de bagages, et, en outre, leurs tentes, leurs attelages, ceux-ci coupés, et même quelques Espagnols, qui n'avaient rien su de leur retraite, ont été trouvés endormis dans leurs auberges et pris; sur cela nous les avons laissés partir et avons marché tout droit contre une ville appelée Melfi où quelques gens de guerre sont campés avec le prince de Melfi...¹ au nombre d'environ quinze cents hommes sans les paysans. Cette ville a été assiégée par nous depuis lundi passé et bombardée, puis l'infanterie française et les Italiens lui ont livré l'assaut et ont perdu deux assauts en perdant quelques compagnons; mais hier, de bonne heure, l'attaque a été reprise, et la ville, ainsi que le château, furent conquis de vive force; trois mille hommes environ y ont été tués et le prince de Melfi a été fait prisonnier.

Gracieux Seigneurs, j'espère que Dieu veut être une fois avec nous et détourner de nous tout malheur, et que le royaume tombera en nos mains dans peu de temps. Ce qui se

¹ Melfi, au sud-est de Troia.

passera d'ici là, nous l'écrirons à vos Excellences. Sur ce, je prie Dieu, le Seigneur, de garder en hauts honneurs vos Excellences en tout temps. Donné au camp près de Melfi le jour de l'Annonciation 1528.

« Gracieux Seigneurs, j'ai dû écrire à vos grâces en toute hâte, parce que le messenger allait partir, en sorte que je n'ai pu réunir les autres capitaines, qui sont tous en bonne santé. Les Confédérés qui ont été campés, cette année, dans la Romagne, sont aussi un joli corps de trois mille Confédérés. — De vos grâces le serviteur dévoué en tout temps, J. v. Cre, chevalier. ¹ »

Deux jours plus tard, Rovéréa annonce comment, après la prise de Melfi, beaucoup de villes et de châteaux se sont rendus et ont envoyé leurs clefs, entre autres Barletta et Vinosa, où le château résiste encore. On espérait prendre de même Manfredonia, autrefois la ville de Hohenstaufen. « En somme, écrit-il, le Seigneur Dieu nous a accordé jusqu'à présent tant de bonheur et de victoires, et nous espérons qu'il en sera de même à l'avenir, que Monseigneur de Lautrec et nous pourrons nous reposer dans cette Pouille. Ils ont en face d'eux quatorze mille hommes, pourtant ils sont eux-mêmes beaucoup plus forts et n'ont à redouter aucune attaque en rase campagne. Le sire de Lautrec veille à ce que le service de garde soit bien fait et l'on ne souffre aucunement d'un manque de vivres. Un post-scriptum attaché à la lettre ajoute : « Le château de Vinosa s'est rendu à merci ; il était très puissant et l'on y a trouvé beaucoup de pièces, de boulets et de poudre. »

Le dernier jour d'avril, Rovéréa informe ses supérieurs qu'ils ont avancé jusqu'à Naples et ont établi un camp à demi-lieue de la ville. Dans celle-ci, il y a du vin et du blé en suf-

¹ Papiers inutiles, n° 176.

fisance, mais il n'y a pas de possibilité de le moudre ; de plus, la peste a éclaté. Comme la ville reçoit ses moyens de subsistance par mer, il s'agit d'anéantir les vaisseaux. Rovérea raconte maintenant un combat naval. A quatre heures de l'après-midi (ici on dit à vingt-deux heures), des vaisseaux espagnols apparaissent ; des vaisseaux français montés par des arquebusiers, vont à leur rencontre. Tout d'abord, les Français perdent deux navires ; à leur tour les Espagnols en perdent autant. Le combat, qui dure jusqu'à une heure de la nuit, se termine par la victoire des Français, qui ont conquis quatre vaisseaux ennemis et en ont coulé deux. Le vice-roi de Naples fut tué dans cette affaire, le marquis de Guasto fait prisonniers, « en outre bon nombre de capitaines, lieutenants et enseignes, ce qui avancera excellemment notre entreprise et Monseigneur pense avoir Naples d'ici peu ». Tout, aux environs, s'est rendu : Aversa, Capoue, Nole, les grandes et les petites villes. Beaucoup de grands seigneurs du pays viennent dans le camp. « Nous espérons en Dieu, qu'il nous aidera, afin que nous sortions de ce pays avec de grands honneurs ¹ ». De cette lettre, il ne ressort pas que ce sont les flottes des Vénitiens et des Génois amis, sous le commandement de Filippino Doria, neveu du grand homme de mer Andrea Doria, qui ont procuré la victoire. Seules, Naples et Gaëte ne sont pas encore domptées ; qu'elles viennent à tomber, tout le royaume sera conquis, et les Confédérés auront accompli leur tâche à leur louange, à leur gloire et avec profit.

Soudain, la chance tourna. Non seulement les Doria, offensés, passèrent du côté de l'empereur et Naples devint libre du côté de la mer ; mais la peste se développa dans une si terrible mesure au sein de l'armée française, que dans l'es-

pace d'un mois vingt mille hommes périrent, parmi lesquels se trouvait le maréchal Lautrec. Les survivants durent lever le camp et battre en retraite. Alors, près d'Aversa, les ennemis tombèrent sur eux et les exterminèrent presque entièrement. Des trois mille Confédérés, il n'en revint pas quatre cents au pays, et des soixante-quinze hommes de la ville de Berne, il n'en revint que cinq. Au nombre des morts (nous ne savons pas s'ils moururent de la peste ou pendant les combats de la retraite) se trouvaient le commandant en chef, notre Rovéréa, le capitaine Petermann de Diesbach, Jérôme de Diesbach et Brandolf de Stein ¹.

On avait enseveli tous les cadavres aussi vite que possible, sans faire aucune différence; c'est à peine si la tombe de Lautrec fut marquée. Plus tard, le neveu du grand général espagnol Gonzalve de Cordoue fit exhumer Lautrec auquel il éleva un superbe et digne monument. Quant aux autres, aux enfants perdus de la patrie suisse, on ne s'en occupa pas.

Ainsi finit la dernière grande expédition en Italie. Ce qu'avait écrit le chroniqueur Anshelm : « La Lombardie est le cimetière des Allemands et des Français. Il s'est étendu jusqu'à Naples » s'était trouvé juste une fois de plus. Mais la France avait perdu non seulement la campagne, mais encore, et définitivement, l'Italie.

LES DERNIÈRES FOUILLES DANS LA COUR DE L'ÉVÊCHÉ DE LAUSANNE ²

Il n'est point nécessaire, je pense, que j'insiste sur l'importance des travaux que la commune de Lausanne exécute depuis quelques années à l'ancien Evêché avec le

¹ *Anselme V*, 211-323. *Abschiede IV*, 1a. 1156.

² Exposé présenté le 17 janvier 1917, à l'assemblée de la Société vaudoise d'histoire et d'archéologie, à Lausanne.